

Le Galepin

- ROUGE -

n°14 - 1^{er} décembre 2018



Barbara Cassin

Je bats ma coupe s'il nous arrive bel et bien de dauber parfois les éminentes institutions de notre belle République. Pourtant il faut se garder de sombrer sottement dans ce mal français lorsqu'on pense à la toute récente Académicienne Barbara Cassin (élue en mai 2018). Outre son travail de philologue et de philosophe et un nombre impressionnant de publications (on pourra utilement lire parmi celles-là "Éloge de la traduction. Complicquer l'universel", Fayard, 2016), elle a, à l'actif de ses engagements personnels, davantage de fleurons qu'il n'y a de place ici pour les décrire. Listons seulement les plus récents : fondatrice de l'institut de psychanalyse de l'hôpital Sainte-Anne; direction de Labex Transfers (emanation du CNRS, de Normale et du Collège de France dédiée aux échanges culturels); fondatrice d'une des collections d'Autentica Editoria (belle et grande maison d'édition brésilienne); présidente des Maisons de la Sagesse (la traduction au cœur des différences)...

Lors d'une émission de France Inter, au lendemain de l'élection de Jair Bolsonaro au Brésil, elle est invitée à dépasser le strict cadre des questions-réponses. Voici ce qu'elle dit alors...

[Michel Lalet]

Ele Não!

Dimanche 28 octobre, Jair Bolsonaro a été élu président du Brésil.

On a constaté, et le quotidien *La Folha de São Paulo* l'a dénoncé, des déferlantes d'infox, des centaines de milliers de *fake news*, via Whatsapp en particulier, soutenues par des contrats de plusieurs millions de dollars.

Quoiqu'il en soit, Bolsonaro a été élu, démocratiquement élu. Et avec une forte avance: 56% des voix, contre un peu plus de 43%.

J'étais là-bas, chez des amis professeurs avec qui je travaille. Quelques jours avant, vingt-sept universités avaient été envahies par la police, pour confisquer des banderoles "activistes" – celle de Paraiba par exemple, où était écrit : "Moins d'armes, plus de livres".

Les élections se sont déroulées dans le calme. À Rio, on a ovationné les camions militaires qui rentraient à la caserne et on a fait la fête à Barra sur la plage devant chez Bolsonaro.

Ele Não! C'est pourtant ce qu'un demi-million de femmes ont scandé au Brésil avant l'élection de Jair Bolsonaro. "Lui, non!"

Not my President, ont crié les Américaines à l'élection de Donald Trump.

Des femmes, pas seulement des femmes, mais des femmes, c'est sûr!

Elles votent, pas depuis très longtemps d'ailleurs: au Brésil depuis 32 déjà, en France depuis 44, la génération de ma mère. Donc ce sont elles, aussi, qui ont mis Trump, Bolsonaro, Salvini, Orban etc., au pouvoir. C'est nous. Nous les femmes, nous les démocrates.

Nous, vous, malgré nous, malgré vous.

Pourquoi? Par refus de la corruption et dédagisme des *usual suspects* en politique, mais surtout par peur: de l'insécurité, de la pauvreté, du chômage, de la dette publique. Cette peur qui nous empêche d'accueillir ceux qu'on appelle les migrants, alors que c'est humainement absolument nécessaire et concrètement plutôt simple. Tels sont les ingrédients dont le mélange fait le populisme.

Je crois aux mots, je crois en leur pouvoir, je crois qu'ils disent un monde et qu'ils le font advenir, qu'ils y contribuent en tout cas.

Voici quelques phrases de Bolsonaro, que tout le monde connaît. Mais je veux que tous les entendent.

Aux femmes, à Maria de Rosario, parlementaire de gauche: "Tu ne mérites même pas qu'on te viole. Tu es très laide."

Trump avait dit: "Quand t'es une star... tu peux tout faire. Les attraper par la chatte",

Tout faire.

Soyons sérieux...

C'est très problématique d'être patron dans notre pays avec autant de droit du travail... Cette femme a une alliance au doigt... Six mois de congé maternité... Qui va payer la facture? L'employeur!

Aux minorités (il ne peut pas y avoir de politique de lutte contre le racisme et le harcèlement... Le pauvre Noir, la pauvre femme, le pauvre gay, le pauvre Nordestino... On va en finir avec ça): "Je préfère que mon fils meure dans un accident de voiture plutôt qu'il soit homosexuel. Pour moi, il serait de toute façon mort".

Question: "Et si vos fils ramenaient une Noire à la maison?"

Réponse: "Mes fils ont été bien élevés".

Quant au climat: "L'Indien n'aura plus un centimètre de terre".

La déforestation de l'Amazonie ne sera pas perdue pour tout le monde...

Aux opposants: "Maintenant, le nettoyage sera bien plus grand... Ou ils partent ou ils vont en prison. Ces

marginiaux rouges seront bannis de notre patrie".

Quant à la sécurité: "Le policier entre dans la favela... Il en tue 10, 15, 20 avec 15 ou 30 balles pour chacun, il doit être décoré et non poursuivi en justice".

"Si ça dépend de moi, chaque citoyen aura une arme à feu chez lui."

"L'erreur de la dictature a été de torturer et de ne pas tuer."

Lula, emprisonné de manière condamnée comme illégale par la Commission des Droits de l'Homme de l'ONU, par un juge qui devient aujourd'hui ministre de la Justice, mourra sans doute en prison. La Bourse a atteint un record historique après l'annonce de la nomination de ce Sergio Moro qui l'a fait incarcérer.

Que faire? Trop célèbre question.

Je continue de croire à la démocratie. Le moins pire des régimes, disaient Aristote et Churchill. J'y crois via l'éducation, la culture, qui sème dans les esprits comme on sème dans les champs. Il y en a plus d'une, de

culture, comme il y a plus d'une langue. Mais si jamais, si jamais il y a quelque chose de commun, c'est d'apprendre et d'enseigner à juger. À juger par soi-même: "Et toi, il te faut supporter d'être mesure" disait Protagoras.

Serait-ce que le jugement est une faculté politique? Réponse: oui. Et même le jugement de goût. Pardon, mais c'est important de ne pas trouver Trump ni Bolsonaro sexy! Trop moches pour qu'on les viole.

On a connu *Deutschland über alles* et *Gott mit uns* – c'était Hitler. On commence à voir les dégâts planétaires de *America first*. On a maintenant *Brasil acima de tudo*, *Deus acima de Todos*. Le Brésil au-dessus de tout, Dieu (et ses Eglises évangéliques) au-dessus de tous.

À chacune, à chacun de nous, de vous, comme il pourra, de faire que Non, Nào.

Barbara Cassin

le 5 novembre 2018 sur France Inter
<https://itunes.apple.com/fr/podcast/barbara-cassin-academy>



sommaire du n°14

BARBARA CASSIN	
. <i>Ele Não!</i>	3
CES LIVRES-CI CE MOIS-CI	
. K.O., H.Mathis	4
. <i>Les poteaux étaient carrés</i> , L.Seyer	5
JEUNESSE	
. <i>Cavale</i> , S.Servant, R.Dautremer	6
. <i>Mon petit frère de la lune</i> , F.Philibert	7
NOUVELLES ET ROMAN	
. <i>Courrier de nuit</i> , H.Barakat	8
B.D.	
. <i>Paroles d'honneur</i> , L.Slimani/L.Coryn	9
POÉSIE	
. Jacques Réda	10
LES VIEUX	
. <i>Le vieux est radin</i>	14
LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ	
. <i>Le loup</i>	15

HUMEUR

. *Figures de style*

16

IRONIE

Je comprends ce que disent les gens sur le coût de la vie: «Tout augmente, on n'y arrive plus!» Je comprends leur colère. Vous emmenez un ami dîner dans le premier routier venu. Vous prenez le menu et vous contentez d'un modeste vin de table. Et quand on vous présente l'addition, vous n'en croyez pas vos yeux: «Deux cents euros sans les vins!» Non mais, dans quel pays vit-on? Où va-t-on?

Page 14 l'orateur trouvera quelques figures de style pour améliorer son expression...

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,
Mario Lucas, Hugues Moussy, Roger Wallet

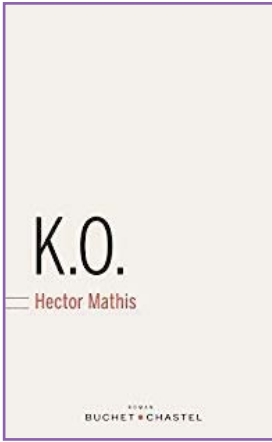
Ont participé à ce numéro :

Léo Demozay, Michel Deshayes, Aude France,
Anaïs Labbaye, Rémi Lehallier, Enzo Leteur

site : www.lecalepin.fr

& sur associationaufildesmots.com/
& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>

DEUX PREMIERS ROMANS



HECTOR
MATHIS

LE RAP AU
BOUT DE LA
NUIT

Ce qui frappe c'est la langue. Un parler familier, réaliste, gouailleur – j'ai lu, dans certaines critiques, évoquer Arletty; rien à voir, pour

moi, avec ce genre-là : on est plutôt les deux pieds dans l'époque, avec ces outrances verbales qui se scanderaient, façon... oui, le terme me vient, moi qui n'en suis pas familier... façon rap.

En fouillant sur la toile, j'apprends que l'auteur, 25 ans, est justement un rappeur. Je regarde même une vidéo où il lit un bout de son texte. Je comprends mieux, à la fois le charme ressenti à lire les premières dizaines de pages puis une certaine lassitude quand j'en ai compris le principe: tout se permettre, et quand même, surtout, certaines facilités.

La facilité de n'avoir pas de suivi des personnages, de les abandonner en cours de route ou de les faire revenir au prix de tout improbables péripéties – ainsi Benji, laissé à Paris avec un meurtre sur les bras et retrouvé là, en plein Amsterdam, dans la rue.

La facilité d'inventer une tout aussi peu crédible dégénérescence oculaire qui permet à l'auteur/personnage de disparaître de la capitale batave en y abandonnant sa Capu de petite amie et ses potes.

La facilité de cet appétit d'écriture qui hante Sitam (joli verlan) et viendrait justifier son départ.

La facilité de partir sur une évocation du Paris de l'après-13 novembre – belles pages disant le chaos et la terreur – pour faire ressurgir en terre hollandaise au

moment opportun, le même climat de guerre totale où, bien sûr, plus aucun repère n'existe.

Lettres it be évoque "une musicalité toute particulière, une « petite musique » chère à un certain médecin de Meudon". C'est aller bien vite en besogne. *Télérama* marque ses distances: "En effet, il y a du viscéral et du spontané dans cette histoire d'amour et d'urgence, de fuite et de chaos. Il l'a écrite en un mois, à l'époque où il était malade et n'avait que 22 ans." Tout cela se lit dans ce texte bavard (200 p.): la spontanéité (i.e. l'absence de travail), le viscéral (l'absence de distance) et les 22 ans (l'aspect "générationnel" du style).

Bien sûr, dans tout ce fatras, il y a nombre de trouvailles verbales mais quelle débauche de points d'exclamation – avec les adjectifs, le défaut des débutants...

Dès la première page il s'exprime sur l'écriture: "Même pas terminé le premier que je voudrais en entamer d'autres, des bouquins. Affamé que je suis. [il a déjà déposé un second texte chez son éditeur.] *Me goinfrer jusqu'à la nausée. Du mot qui s'étale partout, qui grignote les pavés, les couvertures. Du mot qui coule, qui gueule, qui jouit jusqu'à la douleur.*" Mais *La douleur*, il a fallu quarante ans à Duras pour l'écrire! Pas un mois.

Bien sûr le ton de *K.O.* est inhabituel dans le paysage littéraire, et c'est très bien. Mais c'est à l'image du rap, *Grand Corps malade* est sympathique, il peut être touchant mais enfin il joue des vieilles recettes pour attendre et, pour ce qui est de la musique, il n'arrive pas à la cheville de Verlaine.

Hector Mathis en est là: un premier livre que l'on peut tenir pour un roman, qui a des qualités notamment rythmiques. Reste à apprendre la musique qui, elle, se travaille...

Aude France ◆



K.O., Hector Mathis, Buchet-Chastel, 2018



LAURENT
SEYER

QUAND LE
FOOT FAIT
SOCIÉTÉ

Le 12 mai 1976, à Glasgow, Saint-Étienne perd 0-1 devant le Bayern Munich en finale de la Coupe d'Europe des clubs champions. But de Franz Roth à la 70^{ème}. *“Je suis né à Glasgow le 12 mai 1976. J'avais treize ans et demi.”*

La première phrase du livre et la plus belle. Mais le match vaut mieux que le livre. Le match était alerte, vif, endiablé, le livre est léger, tendre, prévisible. L'Asse de l'époque jouait un football débridé dans lequel les qualités individuelles s'exprimaient pleinement et primaient sur les schémas de jeu – l'anti-Didier Deschamps si l'on veut. Le livre a une structure solide, un “schéma de jeu” éprouvé mais manque cruellement de changements de rythme.

Cette construction est binaire: le match et ses moments-clefs et, en alternance, les ressentis familiaux de l'ado qui le regarde. Sa mère a quitté le domicile conjugal et son père s'est mis en ménage avec Virginie, par ailleurs maman d'un Hugo quasiment de l'âge du narrateur mais dont la présence *“suscite en [lui] un sentiment de rejet fait d'un mélange d'humiliation et de dégoût”*. Dans cette situation il se demande vraiment les sentiments qu'éprouve son père à son propre égard, il ne lui semble pas que ce soit de l'amour.

Le livre fait alterner les moments partagés lors de ce match – les commentaires ignares de la *“fausse-mère”*, les emportements contre ce *“phacochère”* d'Hugo – et les souvenirs plus anciens – le jour du départ de sa mère, quelques tranches de vie heureuse, la longue évocation de *“Mamie Pierrot”* qui fut accusée de collaboration à la fin de la guerre (ça tombe bien, ce match contre des Allemands) et tondue, mais dont il réécrit l'histoire pour en faire une héroïne.

Le ton est empreint d'une grande tendresse – je pense au livre de Torreton sur sa grand-mère – et de beaucoup de nostalgie. Mais *la nostalgie n'est plus ce qu'elle était* et le livre ne décolle pas. Il garde jusqu'au bout la marque de cette douceur amère dans laquelle l'auteur nous donne à lire le portrait de cet adolescent.

Pour le reste, les souvenirs sont communs et leur simple succession ne parvient pas à cristalliser des émotions profondes.

Littérature sportive? Non. Laurent Seyer est loin d'être Pierre-Louis Basse dont le *19 secondes 83 centièmes* est d'une beauté parfaite. Ah cette course des J.O. de Mexico dans laquelle Tommie Smith bat le record du monde devant l'Australien Norman et son compatriote John Carlos! Tous deux – image célebrissime – lèveront un poing ganté de noir lors de la remise des médailles et se verront illico déchus de leur trophée, exclus des Jeux avant de l'être de la fédération américaine. L'événement était d'une telle portée. Ici, bien sûr, la finale contre le Bayern n'a pas cette ampleur.

Un petit livre sympathique qui se lit le temps du match, même s'il n'en suit pas vraiment le tempo – la mi-temps intervient à la page 89 (sur 137). Dommage, c'eût été un plaisir supplémentaire.

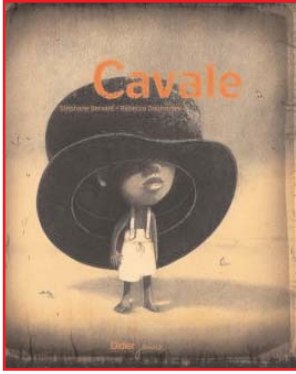
“Papa a acheté l'équipe ce matin pour la première fois de l'année. J'y ai lu que Saint-Étienne est le premier club français depuis le Stade de Reims de Raymond Kopa, en 1959, à parvenir en finale de la coupe d'Europe. Kopa, ce nom évoque pour moi un monde à la fois mystérieux et familier, comme une contrée lointaine dont on parle avec l'émotion d'un autochtone sans être vraiment capable de la situer sur une carte. Un peu comme le général de Gaulle ou Elvis Presley.”

Enzo Leteur ♦



Les poteaux étaient carrés,
Laurent Seyer, Finitude, 2018

S.SERVANT / R.DAUTREMER
UNE PHILOSOPHIE DE LA VIE



Je ne connais pas Rébecca Dautremer mais, Dieu!, que c'est une belle femme. Elle a illustré un livre qui m'est cher, «*Soie*» de Baricco, et ce livre est l'un des deux plus beaux que j'aie jamais offerts à des ami(e)s. L'autre, c'est... «*Le petit théâtre de*

Rébecca»!

«*Cavale*» détonne dans la production des albums jeunesse. Je dirais que c'est, oui, un livre de philo. Mais une philosophie dont le jeune lecteur n'a pas conscience car il la lit comme une histoire, comme un conte.

Cavale est le nom du personnage que l'on voit en couverture, à demi enfoui au fond d'un chapeau melon – on découvrira plus tard que ce n'est pas exactement lui mais son fils. Cavale passe son temps à courir, à fuir plutôt: il fuit Fin – quel colot de donner de tels noms à des personnages! – qui le poursuit sans *fin*, qui le traque. Pourquoi? Eh bien pour ça:



bondir sur lui et le dévorer car, enfin, chacun a son rôle à tenir, non?

Mais Cavale va se trouver un allié de circonstance,

très improbable et, pourrait-on dire, mal choisi: Montagne, le balourd, l'immobile, le tenace. Aussi inattendu



du que cela soit, entre ces deux-là va naître une tendre complicité. D'abord Cavale le porte à dos puis c'est Montagne qui le cache dans ses jupes... De leurs amours – car l'amour, n'est-ce pas? est souvent

imprévisible – naît un enfant. Et, hasard des hérédités, celui-ci se fait une curieuse philosophie de la vie: pas envie de courir, envie de profiter de l'instant. Ses parents le prénomment d'ailleurs Maintenant...



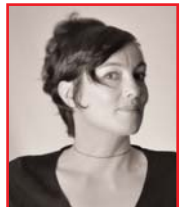
Maintenant est dans la jouissance de l'instant, dans les jeux, les jongleries, la légèreté...

Les auteurs signent ici un magnifique hymne à la vie et à la différence, à travers des personnages inattendus. Un bonheur de lecture, dans laquelle les silences sont délicieux et riches.

Anaïs Labbaye ♦

Cavale, Stéphane Servant & Rébecca Dautremer, Didier Jeunesse, 2017, 23x27,5. 54p

Elle est belle, non?, Rébecca Dautremer





ÉVEILLER À LA DIFFÉRENCE

Joli petit livre sensible et intelligent, sans larmoiement ni apitoiement. La sobriété du noir et blanc l'y aide.

De quoi est-il question? Une fillette nous parle de son petit frère. Elle se souvient de sa naissance, de son étonnement à ne le voir que manger et pleurer. Puis il a grandi, elle aussi, et maintenant elle s'intéresse à lui. « Il ne bouge pas beaucoup et il ne dit rien. » Elle aimerait le faire rire mais ses tentatives restent vaines.

Il a horreur du bruit, de tous les bruits, même ceux des « Joyeux anniversaire! » À la crèche, il ne joue pas avec les autres. S'il aime monter les marches, il est incapable de les descendre. Ses parents finissent par dire à la fillette qu'il n'est « pas vraiment comme tout le monde », qu'il est « un peu spécial ». À le voir toujours regarder le ciel, elle pense que peut-être il vient « aussi un peu de la lune ».

Bien sûr « des docteurs, des spécialistes » l'ont examiné mais sans grands changements à son comportement.

Un jour la fillette a l'idée d'inventer une façon de lui parler, une langue rien qu'à eux, avec des bruits de bouche et lui, le petit frère, ce jeu lui plaît. Comme le jeu du chapeau : elle met une coiffe de magicienne, il rigole et lui court après.



Ça y est : ils sont tous les deux ! Il est vraiment son petit frère et elle – peut-être – sa grande sœur.

Sur le DVD, le dessin animé du livre, aussi discret, aussi tendre. Le mot « autisme » est exposé dans deux pages explicatives à l'intention du jeune lecteur.

Une démarche d'une grande justesse.

Anais Labbaye ♦

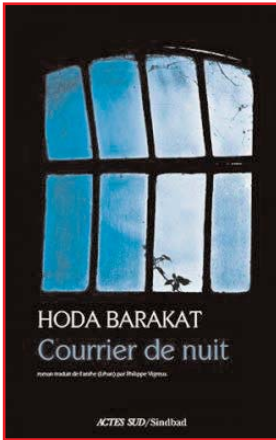


Mon petit frère de la lune, Frédéric Philibert, éd. d'un Monde à l'autre, 2011, 22x17, 40 p. + DVD

J'aimerais bien le faire rire. Mais il ne rit jamais.



Tente-t-elle de jouer avec lui à la dinette, il ne regarde même pas son assiette ! Il regarde toujours en l'air !



HODA BARAKAT

ÉCHEC SUR TOUTE LA LIGNE

Lire deux pages suffit à pressentir l'échec de ce roman. Un sentiment qui se confirme très vite jusqu'à en devenir exemplaire. L'échec est d'abord formel: la forme épistolaire choisie par l'auteure ne convient absolument pas au récit. Elle est d'ailleurs escamotée puisque aucune épistole n'a vraiment de destinataire – aucune des cinq lettres n'est expédiée. La lettre est un faux genre littéraire: elle sonne presque toujours faux pour deux raisons.

D'abord la typo gomme une part essentielle, qui est la graphie elle-même, son rythme, sa spatialité dans le papier et, bien sûr, ses ratures. Dans les lettres que l'on garde, outre les mots, ce sont les impulsions, les silences qui touchent le plus. Il m'est arrivé une fois d'écrire dans l'urgence de la mort (que je pensais imminente) – c'était il y a peu et ce fut un texto – et j'y disais l'essentiel de mon amour (j'écrivais à mes fils) en cinq mots mais aucun d'eux n'a perçu que la mort me taraudait. Une lettre, pour de vrai, ne cherche jamais à dire le tout d'une situation car elle est adressée et l'essentiel est le destinataire.

Ensuite le romancier a beau glisser çà et là des formules propres à l'épistole, très vite son phrasé est romanesque et perd donc l'essentiel de ce qui fait la lettre.

Ainsi chez Hoda Barakat.

L'autre signe évident que le texte court à l'échec est, je dirais sa scénarisation. Elle est ici sans aucune crédibilité: quelqu'un écrit donc une lettre (alternance réfléchie homme/femme) qu'il n'envoie pas et qu'il laisse traîner quelque part; une autre personne trouve la let-

tre et écrit à son tour à un destinataire proche (parent ou ami). Cinq fois de suite: ce que l'on nomme « un procédé ». Rien que sur ces deux schémas d'écriture, un éditeur avisé devrait refuser le projet.

Mais l'auteure n'a pas encore révélé le fin mot de son propos: qui sont les cinq auteurs et de quoi parlent-ils? C'est Zola puissance deux. Au moins. Toujours ce pays en guerre – l'auteure est libanaise et a vécu la guerre civile – dans lequel il n'y a plus de limites et tout est possible: les dérouillées du père, le viol des femmes, le viol du jeune homme par une quinquagénaire qu'il va tout simplement tuer (lettre 3); la fille mariée de force qui divorce et qu'on exile, laissant sa fille à la garde de la mère, laquelle va la marier de force à un cheik « du Golfe »! (lettre 4); et quand la lettre 5 révèle que son auteur est homosexuel, on se dit que, forcément, son ami va avoir le sida; eh bien oui! Le plus noir à en être grotesque...

Ces lettres sont en plus incroyablement bavardes et remplies d'insignifiances, comme si le genre épistolaire permettait de raconter tout et n'importe quoi. Et de ces fastidieuses considérations sur la vie et sur la mort que l'on ne trouve que dans la copie de philo d'un lycéen sans inspiration. Les destinataires sont sans importance et sans doute, plutôt que d'aller chercher ce faux-lien par les lettres, aurait-il été plus simple d'écrire un recueil de nouvelles. Au moins un peu de romanesque aurait pu s'y engouffrer.

Avant même de m'étonner qu'Actes Sud ait publié ce roman (le sixième de l'auteure), je ne comprends pas que l'auteure n'ait pas perçu à quel point son entreprise était vouée à l'échec.

Léo Demozay ♦



Courrier de nuit, Hoda Barakat, Actes Sud, 2018, 140 p.

L.SLIMANI / L.CORYN

« PAROLES D'HONNEUR »



L'auteure qui est devenue ambassadrice de la francophonie – sans bureau ni ministère! – est allée au Liban, à Taïwan, en Inde, en Tunisie...

Je ne pense pas qu'elle sera invitée au Maroc.

Durant l'été 2015, à Rabat, elle fait la connaissance de Nour, une Marocaine qui lui raconte

sans tabou sa sexualité et les tragédies intimes que subissent la plupart des femmes qu'elle connaît.

C'est un livre reportage qui donne la parole à de jeunes marocain(e)s.

Le dessin des cases est minimaliste, sobre; les personnages ne sont pas très "enjolisés" comme cela peut souvent arriver en BD.

Il y a très souvent un texte en haut de la case avec parfois des bulles pour le dialogue. Page 15 deux copines discutent :

Je ne veux pas me marier avec n'importe qui, juste pour être normale aux yeux de la société. Je veux avoir le droit de choisir.

– Tu devrais épouser Hakim, il t'aime bien.

– Peut-être mais il est con.

– C'est mieux que rien.

Ou aussi :

Je ne veux pas jouer le jeu hypocrite des filles qui se font sodomiser pour conserver leur hymen.

"Si, je suis vierge!"

– Non! Tu as juste gardé ton hymen, c'est tout!

À travers leurs histoires personnelles, on découvre le drame de la condition sexuelle féminine au Maroc, au sein d'une société hypocrite, hantée par la honte, qui condamne le désir et la liberté d'aimer.



Quelques planches nous transportent néanmoins dans la beauté de ce pays.



C'est surtout un livre "manifeste", un site parle même de paroles de femmes à lire plusieurs fois.

À la fin du livre, l'auteure présente les intellectuels qui témoignent : Faty BADI, architecte de formation, qui travaille dans les médias; Asma LAMRABET, médecin de formation, dirige le centre des études féminines en islam; Mona ELTAHAWI, journaliste, écrivaine et féministe; Nabil AYOUCHE, réalisateur et producteur de cinéma plusieurs fois primé dans de nombreux festivals. On lui doit "Much loved"; Fedwa MISK, médecin de formation maintenant journaliste; Sanaa



EL AJI, doctorante en sociologie; Abdellah TOURABI, politologue et journaliste; Fatima MERNISSI, sociologue et féministe marocaine.

J'ai surtout perçu ce roman graphique comme un témoignage du carcan culturel qui enferme la jeunesse d'un pays où l'Islam est religion d'État (mais la situation est la même dans tout pays où existe une religion d'État, la France est bien placée pour le savoir, il lui suffit de se pencher sur son histoire...):

"La jeune femme qui n'arrive pas à louer un appartement parce qu'elle est célibataire:

– Par contre, il manque une autorisation écrite de votre père!

– Quoi? Mais je gagne deux fois plus que lui ! C'est absurde!

Le récit d'une défloration forcée par trois hommes.

"Et je suis rentrée chez moi. À l'époque j'avais plus peur de mes parents ou de la société que du viol lui-même."

J'ai eu l'occasion de visiter Marrakech au printemps dernier, en plein ramadan.

Tout le monde était dans le respect des contraintes, puis enfin au coucher du soleil les gens buvaient de l'eau et allumaient leurs cigarettes.

C'était pour moi, assez déconcertant; je n'ai même pas pu acheter une bière au supermarché!

Lorsque je travaillais, j'avais parfois recours à un voisin marocain (qui avait décidé de venir travailler en France et de ce fait abandonné son statut d'instituteur dans son Maroc natal); il me donnait sa version coranique face aux religieux qui commençaient déjà à contester les contenus et valeurs de l'école publique. Ses enfants sont, à mes yeux, un exemple de réussite de l'intégration républicaine!

Puis cette jeune femme (travailleuse sociale) que j'ai dû soutenir face à des parents d'élèves réticents. Elle m'irritait néanmoins avec son respect du ramadan et son discours virant de plus en plus à l'extrême...

Il y a trois ans, j'ai visionné le film "Much loved" que j'avais trouvé franc et courageux; je crois que les protagonistes du film ont du mal à retourner dans leur pays, il leur est reproché d'avoir dit l'indicible...

Le film fut interdit de projection.

Je suis respectueux du travail militant de Leïla Slimani et espère que ces témoignages seront une source d'évolution pour toutes les femmes qui se sentent opprimées.

J'ai regretté le manque de gaieté du dessin, mais pouvait-il en être autrement avec un sujet aussi lourd?

Michel Deshayes ◆

Paroles d'honneur, Leïla Slimani & Laetitia Coryn, Les Arènes, 2017.

JACQUES RÉDA

UN PROMENEUR SOLITAIRE?



Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais moi, j'aime rester fidèle à mes ex, surtout quand on approche les soixante-dix printemps et qu'il est temps de séparer le bon grain de l'ivraie. J'avais vingt ans quand j'ai lu ce recueil pour la première fois et depuis, il trône en bonne place dans ma bibliothèque, juste à côté de Jacques Roubaud, vous savez, celui qui a écrit *La vieilleuse d'Alexandre* (un peu compliqué pour moi, mais une mine d'or pour entrer en poésie, que ce soit en lecture ou en écriture). Cette fois-ci, pas besoin d'aller fouiner sur internet et c'est très bien comme ça ! Et d'ailleurs, Jacques Réda n'aimerait pas cela.

Sa poésie est simple et limpide comme l'eau de la source, il nous emmène dans ses pérégrinations (à pied, à vélo, en solex ou en train), que ce soit Paris, sa banlieue ou la province. Il nous fait partager son amour de la nature, mais aussi son inquiétude devant un monde qui se désagrège. Son écriture est libre (bien qu'il ait inventé le vers à quatorze pieds), mêlant parfois prose et poésie (*La Tourne*), on est séduit par la beauté de ses textes. La musique, non plus, n'est jamais très loin, lui qui est un grand amoureux de jazz (un spécialiste aussi). Il aime raconter des histoires (celles des plus

humbles, perdus dans un monde qui vit au ralenti), s'attache aux détails les plus anodins, ceux qui pourraient nous échapper. Sa poésie n'est pas dénuée d'humour et c'est aussi pour ça qu'on s'y sent bien. Ce n'est pas un hasard, je pense, s'il a accompagné le travail de Pierre Bergounioux, on y retrouve la même veine, les mêmes préoccupations. Né en 1929, il dirigea la NRF.

Voici quelques extraits pour illustrer (étayer?) mon propos :

« Il est tard maintenant. Me voici comme chaque soir
Claquemuré dans la cuisine où bourdonne une mouche.

Sous l'abat-jour d'émail dont la clarté pauvre amalgame

Les ustensiles en désordre... »

La fête est finie

« ... Et vous êtes poussés vers la périphérie,
Vers les dépotoirs, les autoroutes, les orties ;
Vous n'existez plus qu'à l'état de débris ou de fumée.
Cependant vous marchez,

Donnant la main à vos enfants hallucinés... »

Personnages dans la banlieue

« Je montais le chemin quand j'ai vu d'un côté
Les sapins consternés qui descendent après l'office
Et de l'autre les oliviers en conversation grande
Fumant posément au soleil de toutes leurs racines... »

p.184

Extrait de La Tourne

Ces trois extraits sont tirés de : Amen, Récitatif, La Tourne. Poésie-Gallimard. 1988



Lettre à Marie

Vous m'écrivez qu'on vient de supprimer le petit train d'intérêt local qui, les jours de marché, passait couvert de poudre et les roues fleuries de luzerne

Devant le portail des casernes et des couvents.

Nous n'avions jamais vu la mer. Mais de simples champs d'herbe

Couraient à hauteur de nos yeux ouverts dans les jonquilles.

Et nos effrois c'étaient les têtes de cire du musée,
Le parc profond, les clairons des soldats,
Ou bien ce cheval mort pareil à un buisson de roses.

Des processions de folle avoine nous guidaient
Vers les petites gares aux vitres maintenant crevées,
Abandonnées sans rails à l'indécision de l'espace
Et à la justice du temps qui relègue et oublie

Tant de bonheurs désaffectés sous la ronce et la rouille.

Depuis, nous avons vu la mer surgir à la fenêtre des rapides

Et d'autres voix nous ont nommés, perdus en des jardins.

Mais votre verger a gardé dans l'eau de sa fontaine
Le passé transparent d'où vous nous souriez toujours
Les bras chargés d'enfants et de cerises.

Je pense aux jours d'été où vous n'osez ouvrir un livre
À cause de ce désarroi de cloches sur les toits.
N'oubliez pas.

Dites comme nos mains furent fragiles dans la vôtre –
Et qu'ont-ils fait de la vieille locomotive?

Récitatif. Le Chemin - NRF - Gallimard. 1970



Bruges



Je n'ai pas oublié non plus les petites maisons
De briques nettes, ni les jardinets à demi fous
Sur les canaux, ni la patience morte des femmes
Qui voudraient crier sous l'éclat du verre, des faïences
Et des meubles cirés jusqu'à l'usure de leur rêve
(Et le voici qui va tout seul dans l'épaisseur du chêne
Avec ces deux mains en avant qu'on ne reconnaît pas,
Ce corsage plus sombre où bat le cœur qui se dédouble),

Ni les ponceaux très bas, les pavés comme des genoux
Enfantins, le balancement de robe des allées
Sous le ciel énorme et trempé qui flotte, retenu
Par l'averse de soie et les attelages de cygnes.
Tant d'impasses où la mémoire ou le ciel de nouveau
Descend comme un regard lavé par les premières larmes,

Et l'herbe folle dénouée ainsi que des cheveux
S'écarte ô genoux bleus, linges que l'air soulève à peine

À l'appel étranglé dans la gorge contre le mur
Qui refait le compte avec soin de ses petites briques,
Les ressuie avec soin d'un peu de sang ou de salive.
Borne des cœurs cloués quand battent les ailes du rire
Le plus secret, l'écartelé, quand le temps marche d'or
Et d'ombre entre les ponts et se rue en silence au fond
Des chambres d'ombre et d'or et sans déchirer la dentelle.

Mario Lucas ◆

LE VIEUX EST RADIN

Mamy s'est toujours mélangé les pinceaux dans les anciens francs, les nouveaux francs, les euros... Dans les années 70, c'était formidable, parce que Mamy refilait à ses petits-enfants mille francs en pensant que ça ferait ce qu'il faut pour s'acheter deux paquets de cigarettes. Mille francs, tu parles... Dans sa petite tête de linotte d'après-guerre, mille francs c'était le prix du kilo de pain. Alors qu'en 1970, ça représentait le salaire mensuel d'un smicard.

– Quoi? s'étranglait sa fille. T'as donné mille francs à ce petit con! Mais tu ne te rends pas compte Maman! Ça fait énormément d'argent.

Car la fille de Mamy croyait que le salaire d'un smicard *ça faisait énormément d'argent!* (Elle n'avait pas tout à fait tort si une telle somme devait être donnée à des gosses de quinze ans!) Alors Mamy disait: “Heu... Mais non, je crois que c'est dix. Enfin, c'est peut-être cent, t'as raison. Non, non, non! Je lui ai bien donné mille francs! Deux billets de cinq!”

Alors votre jolie maman, sûre de rien, déboulait à tout hasard dans votre chambre: “Tu vas rendre immédiatement cent argent à ta grand-mère! T'as pas honte!”

– Mais Maman... J'te jure qu'elle m'a donné dix balles! Pas mille...”

La seconde embellie s'est produite avec le passage à l'euro. C'était pas de la confusion aussi rentable parce que le facteur multiplicateur n'était pas de cent, mais seulement de six: “Tiens mon petit! Je te donne cent francs!” Parce que Mamy avait fini par piger que les anciens francs c'était terminé depuis quelques semaines ou davantage, elle avait désormais sa petite idée de ce que cent francs signifiaient. Avec cent francs, on pouvait s'offrir deux places de ciné et ça lui semblait raisonnable de donner le prix de deux places de ciné au petit dernier. Mais ce truc du passage à l'euro – avec des montants à multiplier ou à diviser par 6,55957 – n'offrait aucune chance qu'elle s'en sorte. Ah, joie de la monnaie européenne qui a réintroduit de la confusion dans les têtes de linottes. Alors Mamy vous refilait cent euros à la place de cent francs. Et c'était quand même six cents balles! Merci Mamy.

Vous aurez noté que cette affaire de changement de valeur de la monnaie a pour but premier de redistribuer, sans qu'ils s'en rendent compte, l'épargne des vieux. Parce que sinon, le vieux est méchamment radin.

Il est radin, parce qu'il a commencé tout petit à l'être et qu'au fil des ans c'est devenu une seconde nature.

Il est radin, parce qu'il croit aux vertus du travail, du mérite, de l'ordre juste alors que bon...

Il est radin, parce qu'il a toujours cru que l'argent *ne se trouvait pas sous le pied d'un cheval*, alors que beaucoup d'éleveurs de canassons de mes amis vous diraient le contraire.

Il est radin, parce qu'il a toujours cru qu'on ne s'enrichissait pas en empruntant démesurément et en vivant au-dessus de ses moyens alors que les patrons de SFR et de CANAL+ me disaient exactement l'inverse il y a encore quelques jours!

Il est radin, parce qu'il a honte de montrer qu'il est plus riche que quantité de malheureux, alors qu'on s'en fout: ils n'ont qu'à faire pareil! Sans blague!

Il est radin, parce qu'en plus des défauts sus-nommés, il a appris à compter et il jongle avec ses cartes de crédit et ses virements bancaires qui disposent d'alertes sophistiquées qui l'empêchent de se gourer comme il le faisait avant!

Mais surtout, il est radin de manière existentielle et essentielle (c'est Jean-Sol Partre qui l'a dit le premier) parce qu'il ne se décide plus à quitter la scène à soixante-cinq ans.

Avant, à soixante-cinq, t'étais fichu. Tu pouvais commander le sapin et les petits fours pour le cocktail d'après-cérémonie des obsèques. Du coup, ta famille te respectait, car tu leur laissais rapidement tout ce que tu avais économisé en ayant été radin jusqu'au dernier jour, sans avoir écorné ton capital. Maintenant, on rabâche au vieux que soixante-cinq piges, c'est le début de la jeunesse. Alors voyages, spa, vélo électrique, bronzette à Malibu, tournée des gastros de chez Michelin, aménagements inutiles de la mesure campagnarde où il réside, bagnoles hybrides et paniers bio achetés à l'AMAP la plus chère du quartier... Oui mais attention! Le vieux est quand même rattrapé par les horloges. Et c'est la double peine pour la famille aimante: primo, le vieux a dépensé sans compter toute sa retraite et toutes ses économies et deuzio un beau jour, lui prend l'envie d'aller se prélasser dans une maison de retraite à cinq mille balles par mois! Résultat, il faut vendre ses maisons, ses tableaux et sa collection complète du Reader's Digest pour assumer son petit confort! Franchement! Est-ce qu'on peut faire plus égoïste? Parce que pendant ce temps-là, même les petits-enfants sont devenus vieux.

Du coup, pour Mamy, si par malheur elle venait à décéder un jour (ce dont chacun doute), on a décidé de choisir le modèle de cercueil de chez Leclerc, avec poignées en carton hydraté imitation bronze et rembourrage en kapok vermifuge recyclé. Radin, on vous dit!

Michel Lalet ♦

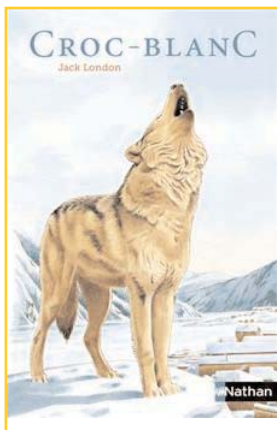
LE LOUP



Gravure de Gustave Doré, «Le Petit Chaperon rouge»

Cela fait bien longtemps que le loup ne représente plus un danger pour l'homme, pourtant la peur du loup est incontestablement inscrite dans notre culture, comme en témoignent les contes familiers de notre enfance. *Le petit chaperon rouge*, *Pierre et le loup*, *Les trois petits cochons*, *La chèvre de Monsieur Seguin* et même les fables de La Fontaine nous ont appris à nous méfier de la bête. Ensuite, nous avons retrouvé l'immonde animal dans la littérature, le cinéma, la poésie ("*Les loups*" de Verlaine), ou la chanson ("*Les loups*" de Serge Reggiani). Sans Kipling ou London nous n'aurions plus jamais douté de sa vilénie. La vie du loup était pourtant plus enviable que celle du chien chez La Fontaine mais nous avons préféré nous apitoyer sur l'agneau.

C'est que l'origine de la peur et de la haine remonte à loin comme l'attestent les expressions s'y référant dans le langage commun. Quand on parle du loup... on en voit la queue, n'est-ce pas? Quel impressionnant florilège!



Crier au loup
Être jeté aux loups
Avoir une faim de loup
Marcher à la queue leu leu
Se jeter dans la gueule du loup
Un loup déguisé en mouton
Marcher à pas de loup
Manger avec les loups
Entre chien et loup
Avoir vu le loup
Pays de loup
 Mais encore:
La faim fait sortir le loup du bois.
L'homme est un loup pour l'homme.
En fuyant le loup, on rencontre la louve.
Il n'y a pas de méchant lièvre ni de petit loup.
Les loups ne se mangent pas entre eux.
Nourris un louveteau, il te dévorera.
Le loup emporte le veau du pauvre.
Qui se fait brebis, le loup le mange.



Si dans sa figuration féminine, la louve est une mère adoptive pour Remus et Romulus comme elle le sera de Mowgli, Mormolycée, celle qui

mord les enfants désobéissants chez les Grecs, est déjà effrayante.

Mais la figure de l'animal est surtout masculine et guerrière. Du bassin méditerranéen jusqu'en Scandinavie, elle évoque tour à tour, de l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge, fécondité, protection ou destruction. Ésope en fait très tôt le miroir de la méchanceté humaine. Le Moyen Âge le ridiculise sous les traits d'Ysengrin, plus sot que méchant.



Il faut attendre la Renaissance et sa persécution de la sorcellerie et des vieux cultes païens pour que le loup devienne diabo-

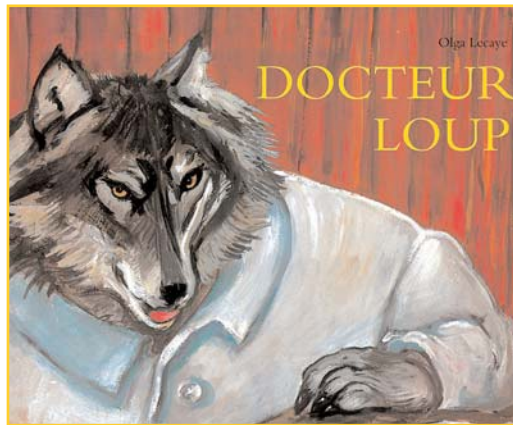


lique et pervers. On écrit au Grand Siècle des traités savants sur les loups-garous et la Bête du Gévaudan viendra confirmer la malignité du monstre qu'il faudra exterminer.

Avec Perrault, le loup se présente séducteur, il faut prévenir les jeunes filles contre ce prédateur sexuel qui s'en prend d'abord aux grand-mères et qui est sûrement moins drôle que celui des dessins animés de Tex Avery.

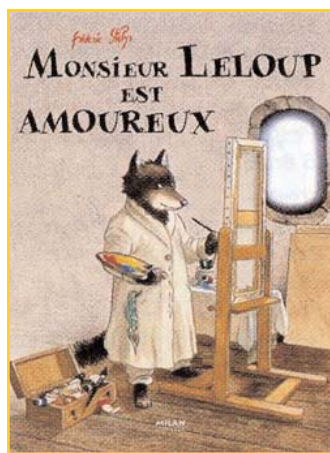
Criminel à souhait et personnage anthropomorphe par excellence, le loup avec ses caractéristiques physiques et ses avatars lycanthropiques est l'un des personnages de la littérature des plus repris. On trouve chez les libraires plus de deux mille quatre cents œuvres dans lesquelles il est présent. Heureusement, las de reproduire le grand méchant loup, les écrivains, depuis plus d'un siècle, ont entrepris d'en modifier l'image par naturalisme ou par déconstruction du stéréotype. Il symbolise la pureté des grands espaces, la liberté perdue.

La littérature jeunesse contemporaine a revisité le rôle traditionnel du méchant de service. S'il demeure toujours gourmand, il est peu vorace et plus poltron que menaçant mais de plus en plus bêtement sentimental. Il n'effraie plus les enfants et fait vivre confortablement quelques auteurs.



Cependant, voici que le grand méchant loup a récemment repris du service dans les campagnes contre le harcèlement sexuel. Il est patent que certains sont demeurés figés sur des représentations qui remontent à leur lecture du *Petit chaperon rouge* sinon à l'époque encore récente, où il était commun de cacher pudiquement violeur et harceleur sous le masque du loup.

C'est encore faire trop d'honneur à cette engeance que de la comparer à ce fier animal. Il est plus à redouter de se trouver face à des prédateurs bipèdes qu'à ce canidé qui n'affectionne que les vraies brebis.



FIGURES DE STYLE

Métonymie

L'autre soir, avec un ami, on va se manger une assiette à l'Auvergnat du coin. On se boit quelques verres, histoire d'oublier un peu le Zola du ministère. La gifle quand le patron nous assène la douloureuse: deux cents billets! On avait prévu de prendre un taxi mais on est rentrés à sabots.

Antonomase

L'autre soir, j'avais décidé d'inviter mon La Boétie à manger. Je l'emmène chez le petit Bocuse du coin vu que, ces temps-ci, je dois jouer les Job parce que c'est politiquement correct. On se prend un tournedos Rossini et, en dessert, une pêche Melba. Tout ce qu'il y a de plus simple, vous en conviendrez. La note, pourtant, était digne d'un Crésus: un total à trois chiffres! Du coup, en sortant, j'ai tout vomi dans la Poubelle.

Anadiplose

L'autre soir j'invite un ami à dîner au restaurant. Restaurant que je choisis modeste et tenu par un gars du Nord. Nord où je suis né et où j'ai fait mes humanités politiques. Politique que je suis bien disposé à oublier ce soir. Un soir propice au défolement chaleureux de l'amitié. Une amitié qui se moque bien des classes sociales: mon ami est PDG d'une boîte de communication cotée en Bourse. Bourse que je cherche, comme tous les Gilets jaunes, à économiser car la vie est dure. Un peu dure la viande du potjevleesch car je tiens à manger «comme chez moi». «Chez moi on offre le vin», me dit le patron, un type à moustaches. Taches sur ma chemise blanche quand un éclat de rire me prend – Schiettecatte me raconte une blague de Cafougnette irrésistible. Irrésistible la colère qui m'assaille quand on me présente la note: deux cents euros! Eurosement que l'épicerie était fermée et que je n'avais pas pu acheter mon foie gras, sinon je sais pas comment j'aurais réglé...

Anaphore

Cher m'est cet ami que j'invitai l'autre soir à dîner. Chers me sont ces contacts qu'en dépit de mes lourdes responsabilités ministérielles je m'emploie à maintenir. Cher, ce whisky de tourbe écossaise dont je gratifie nos palais en apéritif. Chers, ces petits ortolans délicatement glissés en amuse-gueule. Cher, ce pavé de bœuf de Kobé acheté le matin même par le restaurateur auprès du fournisseur de Carlos Ghosn. Cher, ce riz indonésien relevé d'arômes rares des hauts plateaux tibétains. Cher, bien sûr, ce Romanée-Conti que le grand maître*** tient des mains mêmes d'Aubert de Villaine. Cher, ce plateau de fromages composé exclusivement de Cheddars du Somerset dont je connais personnellement deux des fournisseurs: Ted Brighton et la délicieuse Ness Chesapeake. Chers, excessivement chers, ces deux doigts de cognac Impérial (quinze ans d'âge) réservé (dixit le patron) aux «palais connaisseurs». Chère, mais dans des prix cependant raisonnables, la note de 617€ que j'acquittai en quelques billets, car l'amitié n'a pas de prix.

Chiasme

Chère m'est l'amitié, et la fidélité sans prix. Un vieil ami, rien de tel pour fêter mon tout neuf destin national. La carte nous proposait de belles réjouissances mais les portions s'avèrent fort menues. Côté vins, de petits crus nous offrirent néanmoins une grande cuite. Sucrés, les petites gâteries qui accompagnèrent le café mais l'addition, elle: salée! Bien irrigués nos gosiers, mais mon portefeuille à sec!

Prétériton

Je ne tiens pas à évoquer les aspects sordides de la vie quotidienne. Mais enfin, ce repas m'est resté en travers de la gorge. Je ne vais pas me lamenter sur le coût du quotidien mais avouez que 200€ sans les vins, ça fait cher du repas à deux. Bon, j'arrête là mais je comprends que les Gilets jaunes se contentent de sandwiches. Les pauvres!